



HAL
open science

Gilbert Durand, le jeu des harmoniques

Joël Thomas

► **To cite this version:**

| Joël Thomas. Gilbert Durand, le jeu des harmoniques. Artus, 1985, 20, pp.49-52. hal-04661108

HAL Id: hal-04661108

<https://hal.science/hal-04661108>

Submitted on 24 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gilbert Durand

le jeu des harmoniques

*Homme de science, mais aussi homme de désir et de chaleur,
Gilbert Durand ne porte pas sur la vie un simple regard d'intellectuel.
Jadis, il a payé de sa personne pour savoir que les nouvelles herméneutiques
s'éprouvent dans la clandestinité culturelle. Et si notre Hermès généreux, lui
qui parle si bien du compagnonnage, a tenu dans son dernier essai,
La foi du cordonnier, à faire d'un tel artisan le symbole des clercs, c'est parce qu'il
unit l'œuvre des mains et l'œuvre de l'intelligence, éprouvées
l'une et l'autre comme un acte liturgique.*

Etonnante figure que celle du cordonnier! C'est un assembleur, qui utilise les produits de la nature sans leur imposer la marque brutale ou torturante du feu. L'art du cordonnier sera donc celui d'Hermès – déjà porteur de sandales – beaucoup plus que celui de Prométhée. D'ailleurs, les chaussures ont une souple résistance qui les associe à la marche, à la danse, et non à la rigidité des produits métallurgiques.

Sur ce plan, le cordonnier est à rapprocher du tisserand, de la fileuse, de tous ceux qui, par l'entrelacement, illustrent dans leur création la symbolique si fondamentale de la complémentarité. Moïse était cordonnier, mais l'iconographie nous montre sainte Anne apprenant la couture – pourquoi la couture? – à la Vierge; et Joseph, le charpentier, est un autre assembleur.

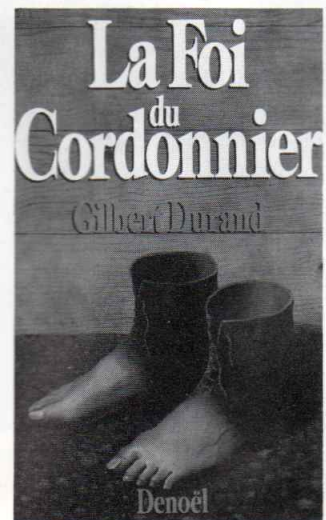
En plus, l'art du cordonnier, la chaussure qui en est issue, sont liés au voyage. Et le voyage est lui-même une façon de tisser sa route dans l'espace: pendant qu'Ulysse voyage, Pénélope tisse en l'attendant; l'un se bat contre l'espace, l'autre contre le temps.

En même temps, la chaussure prolonge et facilite la démarche du voyageur. Dans des milieux particuliers, palmes, raquettes à neige, souliers lestés permettront à l'homme de trouver son équilibre et sa motricité.

Dans tous ces exemples, nous avons affaire à des symboles du lien: il s'agit – à travers l'image de la chaussure, du tissu, du voyage – d'assembler, de relier, d'équilibrer, en veillant à ne rien couper brutalement, car la jonction, l'élaboration finale s'en trouveraient compromises.

la voie d'Hermès comme réconciliation

A un moment où, comme l'avait déjà montré Gilbert Durand, le monde occidental souffre gravement des séquelles d'un développement de type prométhéen, qui a eu pour effet de couper l'homme de ses racines mythiques, il est important, peut-être vital, d'être sensible aux signes de ce retour d'Hermès – et de Dionysos, dirait Michel Maffesoli. Gilbert Durand nous parle admirablement de cette urgence de relier, construire, substituer des structures *duelles* au redoutable *dualisme* – d'ailleurs les saints patrons des cordonniers sont des frères, pour ainsi dire des jumeaux, Crépin et Crépinien: êtres doubles, qui nous rappellent que le cordonnier est lui aussi un être double qui permet – comme le *pontifex* – le passage, la circulation, «horizontale», mais aussi «verticale».



Avec *La foi du cordonnier* (Denoël, 1984), Gilbert Durand poursuit une route déjà marquée par d'importants jalons: *Structures anthropologiques de l'Imaginaire* (1960, Bordas), *Science de l'Homme et Tradition*, (1975, Berg International), *Figures mythiques et visages de l'œuvre* (1979, Berg International), *L'Ame tigrée* (Denoël, 1981).

Cette symbolique hermétique de la réconciliation, nous la suivons, comme un contrepoint, pendant toute l'histoire — prométhéenne, elle — de l'Europe occidentale. Jacob Böhme, Fox, le fondateur des Quakers — deux hommes chez lesquels l'idée de «relier» se retrouve à presque chaque page — étaient cordonniers ; et, plus près de nous, Gaston Bachelard était fils de cordonnier : belle filiation pour celui qui ébaucha le mouvement de «réconciliation» entre science et poésie!

Dans le droit fil de l'entreprise de Bachelard, Gilbert Durand est un des promoteurs du Colloque de Cordoue — la patrie des «cordouanniers» — qui joua un rôle si important de «passerelle» entre les domaines de la création littéraire et artistique, de la psychologie des profondeurs, et de la physique de pointe, toutes prenant enfin conscience de ce qu'elles se construisaient sur l'idée de non-séparativité, et de ce qu'il n'y avait pas de coupure entre le sujet et l'objet, le sacré et le profane, l'imaginaire et la raison.

Certes, Pauli avait déjà dialogué avec Jung ; mais à Cordoue, pour la première fois, le rassemblement prenait des allures œcuméniques. Pour mesurer le progrès accompli dans le sens de cette «voie d'Hermès», revenons à ce manifeste courageux que fut, dans les années 1930, *La trahison des clercs*. Julien Benda y analysait avec finesse et courage cette démission et cet abaissement de la «tenue intellectuelle» du clerc, et en voyait la cause dans «la croyance qu'une philosophie peut apporter une certitude» : plus de «tissage», donc, plus de rééquilibrage, mais une attitude de type «prométhéen». Par contre, Benda posait mal le problème et n'échappait pas lui-même au clivage, en donnant raison à Renan (qui dit : «l'homme n'appartient ni à sa langue, ni à sa race, il n'appartient qu'à lui-même car c'est un être libre, c'est-à-dire moral») contre Barrès (qui répond : «ce qui est moral, c'est de ne pas se vouloir libre de sa race»). A vrai dire, ils ont tous les deux tort ; et le fanatisme de Barrès débouche sur une «mort» de l'esprit, tout aussi bien que le cosmopolitisme trop vague, l'hyperrationalisme invivable et desséchant de Renan (le Stoïcisme, lui aussi, est mort de cet excès d'abstraction, qui débouche sur Marc-Aurèle et l'omniprésent envahissement de la mort dans la problématique stoïcienne). Gilbert Durand l'a bien compris, qui renvoie tout le monde dos à dos, en proposant une solution qui a la *souplesse* de la vie, de la construction végétale (celle qui procède par tresses et par spirales) : il faut être *d'abord* enraciné pour pouvoir *ensuite* envisager des superstructures.

La «réconciliation» se fait donc *autour de l'image* et de sa puissance redécouverte. L'ontologie de l'œuvre de Gilbert Durand est toute organisée en fonction de cette notion de lieu central et médiateur, de «centralité souterraine», à partir de laquelle s'opère une circulation et un échange. L'homme se fait alors «homme de désir» ; c'est ce désir d'être qui, loin de le couper des œuvres de l'avoir, le valorise et permet à tous les plans de la psyché de se vivifier mutuellement. On comprend l'intérêt que Gilbert Durand attache aux figures symboliques qui, dans cette nouvelle herméneutique de notre temps, se chargent de la plus grande prégnance symbolique : celle d'Hermès, le dieu du «passage» et de l'échange (1) ; et aussi les représentations de l'Ame du Monde, cet état médiateur qui permet le «dialogue» entre l'Être en soi et ses manifestations incarnées. Remarquons que, dans la mythologie, Vénus elle aussi joue ce rôle médiateur de la *Sophia* — en particulier dans son rapport avec Enée, le Fils fondateur, et aussi parce qu'elle est l'épouse de Vulcain, l'Alchimiste-forgeron, dont elle tempère et canalise la brutalité prométhéenne. Mais Vénus-Aphrodite et Hermès sont frère et sœur — et amants (de leur union naît l'Hermaphrodite) : ils symbolisent tous deux à la fois le «passage» évolutif et l'harmonie par la «réconciliation».

Les structures essentielles — dans l'imaginaire et ailleurs — apparaissent alors comme une *tension agonistique*, organisée autour d'un Centre médiateur. L'important est alors de trouver un équilibre, une harmonie, entre ces tensions. Surtout, il faut se défier de la violence, de l'*arrachage* et, partant, des théories abstraites privilégiant une vue de l'esprit forcément «brutale», parce que partielle. La voie d'Hermès — essentiellement une «énantiodynamie», mouvement de régulation interne fondé sur une constante compensation entre des polarisations différentes — refuse l'attitude prométhéenne qui se caractérise par une «hétéronomie» : le rejet de la faute sur l'Autre, le bouc émissaire, perçu comme différent.

«Car la liturgie est la mise en lecture, en pratique, en exégèse et en herméneutique du récit sacré, elle est une anti-histoire au même titre que l'œuvre d'art, selon Malraux, est un anti-destin ; anti-histoire, parce qu'elle préconise justement la «récitation» et la mise en œuvre du récit, et récupère le sens de ce récit pour chaque instant, pour chaque cycle temporel, pour chaque âme et chaque moment de cette âme, contre le fil de l'histoire, contre le déterminisme superstitieux des faits historiques et des événements aveugles qui conduisent les hommes et les empires, comme de vulgaires végétaux, à l'ascension, à la puissance, au déclin et à la mort.» *La foi du cordonnier*, pp. 39-40.



Hermes Mercurius Trismegistus : dallage de la cathédrale de Sienne.

Même démarche «plurielle» et médiatrice dans le «polythéisme» et dans la psychologie : le «polythéisme», ce «monnayage» constant de l'absolu qui refuse tout ce qui coupe, limite, déséquilibre, est le contraire d'un syncrétisme. Il n'exclut pas une direction projective, mais il veille à ce qu'elle ne devienne pas hégémonique ; alors que le problème du syncrétisme est celui d'un nivellement, le «polythéisme» tire sa force des différences mêmes. Le premier est frappé de mort, le second est principe de genèse et de régénération.

Il semble que si, dans la littérature occidentale, Gilbert Durand devait désigner une figure de style caractéristique de cet «esprit d'Hermès», il choisirait *l'oxymoron* qui parvient à l'expressivité par l'association de deux termes opposés, donc par une tension agonistique structurant le discours ; et l'on sait que, parmi les arts, il a une dilection toute particulière pour *la musique* : dans un monde en crise, il y voit avec raison «le refuge tacite de l'aspiration à l'extratemporalité qui est au cœur de l'homme même déchu» et, pour l'Occidental, «l'ultime et inconscient refuge d'un «temps transcendant», le succédané du mythe ou de l'Histoire sainte».

l'harmonieuse inégalité de la cité

Voyons donc ce contre quoi Gilbert Durand nous met en garde, et les voies qu'il nous propose.

Tout d'abord, il refuse — lui, l'homme de la Résistance — tous les impérialismes, tout ce qui arrache l'individu à sa liberté de créer et de se créer. Impérialismes religieux, d'abord : pour Gilbert Durand, le Christianisme meurt de ne plus être «polythéiste» dans l'esprit. Mais aussi impérialisme politique et ethnique : la «pseudomorphose», déjà dénoncée par Spengler, est une forme d'oppression émanant des cultures les plus fortes, qui empêchent le développement, les «printemps» des cultures plus faibles, auxquelles est ainsi refusée leur chance d'exister. Impérialismes idéologiques enfin : le culte du progrès, qui asservit le déroulement mythique au déroulement de l'histoire, alors que l'histoire, cette servante-maîtresse, n'est que la «dérive» du mythe, ne prend sens que par la résonance traditionnelle. Ce n'est pas l'histoire qui rend compte du mythe ; c'est le mythe qui rend compte de l'histoire.

Même si ces idéologies ont tendance à être en perte de vitesse — comme l'écrivent non sans humour P. Tacussel et F. Pelletier, «le dieu solitaire est mort, Marx lui-même ne se sent plus très bien» —, ce culte du progrès tue l'imaginaire, ou plutôt l'atrophie, le rabougrit, l'emprisonne dans des zones marginales, lui donne mauvaise conscience ; et il débouche sur une autre perversion : le culte de l'utile, qui asservit l'image tout en la méprisant. Pour filer la métaphore de la cordonnerie, nous parlerons, avec Michel Maffesoli, des «chaussures cloutées de l'utilitarisme» qui n'accepte pas une pensée qui ne marche pas en cadence.

Gilbert Durand réserve un développement particulier au christianisme contemporain, dont la crise pourrait bien venir de ce qu'il se charge de plusieurs de ces «perversions» : tentation du césarisme — hélas, depuis Constantin —, du «progressisme», à travers l'*aggiornamento*, le souci d'être à la mode — alors que, comme aime à le dire Gilbert Durand, l'important n'est pas d'être de son temps, mais de faire ce temps —, et de l'historicisme (déjà avec Teilhard ; puis, davantage en «rase-mottes», avec la «démystification» de Bultmann qui va, comme le dit Durand, jusqu'à évacuer l'enfant — en l'occurrence l'Enfant Jésus — en même temps que l'eau du bain). Et Gilbert Durand consacre deux chapitres aux remèdes possibles : le retour à un temps liturgique essentiel (qui soit fondé sur un autre rythme que le progressisme ; un autre temps que le temps de l'histoire ; qui soit un pèlerinage, et non un vagabondage dans l'année) ; et l'importance du culte marial : la Vierge Marie, perçue à la fois dans son rôle de médiatrice — l'Ame du Monde — et de personnalité féminine, soulignant la constitution duelle de l'âme, et la sauvant d'un dualisme mortel.

Voici pour les mises en garde. Pour construire cette voie d'Hermès, Gilbert Durand reprend point par point, en les désamorçant, les tentations prométhéennes.

Dans un précédent numéro d'Artus (nr. 14, 1983, p.45), Gilbert Durand écrivait : «le retour aux *enracinements* régionaux et nationaux me paraît une réaction bénéfique devant l'angélisme *cosmopolite*, libérateur en apparence, mais secrètement monopolisateur». En souhaitant ce régionalisme intelligent, non borné (familier aux lecteurs d'Artus qui auront reconnu là l'esprit même de la revue), G. Durand nous rappelle qu'il est important d'accepter la «tigrure» de l'Europe et que, comme il aime à le dire, l'Europe est «moins solidaire par le charbon et par l'acier que par les visions de sa mémoire» : sa richesse est dans sa profondeur et sa pluralité.

«Bernard de Clairvaux(...) chantait la Louange des Chevaliers du Temple et les conviait (...) à un «double combat», leur reconnaissant le *suprême pouvoir* de manier les deux glaives et de croiser sur leur poitrine un double baudrier. De nos jours, le double combat se dirige contre le «rien n'est vrai» auquel conduit un monothéisme unidimensionnel et apophatique, et contre le «tout est permis» qu'autorise l'agnosticisme scientiste d'un savoir se confiant aux fluctuations relationnelles de la seule dialectique. De nos jours, ces



deux tronts se sont unis en un seul, le «rien n'est vrai» faisant bon ménage comme on le sait avec le «tout est permis». Paradoxalement notre siècle qui se dit matérialiste voit s'évaporer la réalité du monde devenu insignifiant. Le combat pour l'Ame du Monde nous convoque d'abord — contre les iconoclastes — au combat pour la signifiante. La gnose matutinale qui l'inspire est en opposition radicale, à la fois à l'unidimensionalité scientiste et à la fois à l'unidimensionalité théologique qui s'appelle fanatisme.» *La foi du cordonnier*, p. 108.

Ce pluralisme, cette polyphonie des cultures et de manifestations du sacré, nous les retrouvons à l'intérieur des différentes aspirations de la psyché. Déjà, Jung plaçait en clef de voûte du système anthropologique la *pluralité du moi*, et soulignait dans sa *Réponse à Job* que le dieu des monothéismes se diversifiait et se pluralisait pour se manifester à l'homme. Gilbert Durand retrouve James Hillman sur ce point capital, et fonde les bases d'une ontologie qui est plus qu'une simple anthropologie descriptive, et échappe enfin à la distinction mutilante séparant arbitrairement, dans la conscience de l'homme occidental, psychologie, philosophie, religion, sociologie, comme des compartiments bien distincts comme les fragments cassés d'un miroir à travers lequel l'homme ne reconnaît plus son image (3). Et cette redécouverte de l'unité va de pair avec la reconnaissance des différences, voire des contradictions dans leur richesse plurielle (4).

(1) Le choix de Cordoue pour cette «réconciliation» procède d'ailleurs d'un intéressant souci d'inversion et d'exorcisme – toujours l'«enantiodynamie» et le rééquilibrage! – puisque, selon Henry Corbin, c'est au XIII^{ème} siècle, et à partir de Cordoue, que s'était opéré le schisme qui avait consacré la séparation définitive entre la gnose orientale et la science occidentale.

(2) Hermès lui-même est d'ailleurs ambivalent : Dieu du passage et de la médiation... mais aussi du commerce et des voleurs, il résume admirablement à lui seul le problème de la force de l'image symbolique : elle est vecteur d'une charge redoutable, car susceptible de se polariser positivement ou négativement : à nous de choisir.

(3) Sur polythéisme et psychologie «plurielle», cf. J. Thomas, «James Hillman, l'âme pluridimensionnelle», Artus nr. 19, pp. 22-24.

(4) Les poètes ont toujours ressenti cette dimension multiple comme une nécessité. Baudelaire proposait d'ajouter deux droits supplémentaires à la Déclaration des Droits de l'Homme : le droit de se contredire, et le droit de s'en aller. Il ne faisait ainsi que revendiquer pour l'art sa vraie place : dans sa richesse créatrice, il précède les «sciences humaines», l'histoire et la sociologie, et ne saurait se réduire à être un département qui vérifie leurs lois.

Justement parce que cette relation «métanoïaque» au monde refuse les clivages, elle engage totalement l'homme dans sa relation aux autres et à la cité : nouveau «civisme», elle sous-entend l'élaboration d'une *sociologie des profondeurs*, qui donne à l'homme les moyens de vivre cette transformation «hermétique». On voit combien Gilbert Durand prolonge et amplifie en ceci la perspective jungienne d'une «psychologie des profondeurs», beaucoup plus orientée sur la psychanalyse. Gilbert Durand nous propose de vivre à l'unisson et dans l'harmonie psychologie et sociologie, en associant, comme deux manifestations d'une même complémentarité fondamentale, «l'équilibre pluriel de l'âme» et «l'harmonieuse inégalité de la cité». Ainsi, les dieux du polythéisme ne sont pas seulement des instances de la plénitude psychique, ils sont aussi les figures de types de socialité. Nous rejoignons là le thème du voyage initiatique. A la fois voyage intérieur et voyage réel, il détermine deux genèses : celle des individus, dont il exprime symboliquement la lutte permanente qui les assemble, les anime, les constitue à partir de leurs antinomies. Et celle de la fondation de Rome par Enée, le *conditor* dans l'*Enéide*, ou la renaissance d'Ithaque par le retour d'Ulysse dans l'*Odyssee*. Créer, conserver, mêmes pulsions fondamentales, «enantiodynamie» de ces grands rythmes qui assurent l'élaboration des processus individuels et collectifs, comme des manifestations d'une même réalité cosmique ; cette prise de conscience est bien «réconciliation» entre le macrocosme et le microcosme humain.

L'histoire de Rome donne raison à Gilbert Durand : par-delà les théories d'une «décadence» uniforme – revendiquées aussi bien, et pour des raisons différentes, par les nostalgiques d'un passé conservateur que par les historiens marxistes –, que n'admet plus aucun exégète sérieux, elle montre, de façon autrement intéressante, que cette harmonie des tensions symbolisée par le voyage initiatique, et dont une belle illustration est l'*Enéide*, sera suivie de représentations déséquilibrées. C'est l'individualisme forcené qui transparaît dans la *Maison Dorée* reflet de la personnalité de Néron, mais aussi dans la période néronienne ; puis, et de façon tout aussi excessive, à partir du III^{ème} siècle, l'uniformisation sans âme d'une architecture publique qui se dissout dans le collectif (cependant que les religions se dissolvent dans le syncrétisme). Mais ce collectivisme se limite à un groupe fermé, et se révèle incapable d'assimiler les «barbares» perçus comme l'émanation du Mal, contre lequel il faut se fermer. Ainsi finira Rome, victime de ses contradictions mortelles qui n'étaient plus des différences enrichissantes.

* * *

On a les mythes qu'on mérite : l'*Enéide* ou *Superman*, *Tarzan* ou la *Quête du Graal* ; devant l'indigence, le sous-développement de notre imaginaire, sourd – surtout chez les jeunes – une forme de malaise : l'angoisse de la dissolution, du vagabondage, de l'inaptitude à se constituer, le phantasme du disjoint. Dans une Europe déchirée entre les démons contraires de la déliquescence et de son remède (plus mortel encore), l'«ordre» totalitaire, Gilbert Durand nous dit que, pris entre deux feux, il nous faut plus que jamais tendre vers les harmoniques : retrouver le sens du voyage symbolique, mais aussi nous souvenir que l'«héroïsme» d'Hermès n'a rien de wagnérien ni de prométhéen, et qu'il commence par la nécessité de quotidiennement «pousser l'alène et tirer le ligneul».

Joël Thomas